

DE NAPLES A JERUSALEM.

PELERINAGE D'UN HISTORIEN.



YANT terminé mon histoire des *Hommes illustres de l'Orient*, je pris la résolution d'aller visiter l'Asie Mineure, Constantinople, la Syrie, la Palestine, l'Egypte, afin de donner à mes récits un dernier cachet de vérité. Je traversai donc l'Italie et je gagnai Naples, où je

m'embarquai sur un bâtiment français, le *Lycurgue*.

Il règne à bord de nos bateaux à vapeur, commandés par des officiers de la marine royale, un ordre parfait, une sorte d'étiquette dont la sévérité est très-louable. En voici un exemple assez curieux.

Parmi les voyageurs rangés autour de la table des premières places, se trouvait une espèce de négociant, qui allait à Constantinople. Cet homme, au verbe haut, prit tout d'abord le dé de la conversation, et nous mit au courant de ses affaires. Nous sûmes qu'il allait chaque année passer plusieurs mois dans la capitale de l'empire ottoman ; il nous conta avec une sorte de cynisme les tours de friponnerie au moyen desquels il parvenait à débiter aux Turcs ses marchandises ; il riait beaucoup de ses prouesses, en annonçant qu'il se promettait de coup de ses continuers. Nous gardions tous le silence ; personne n'adressait la parole à cet industriel, et le commandant, qui prédisait au repas, semblait contenir difficilement son indignation. Le dîner terminé, notre soi-disant négociant se hâta de monter sur le pont pour fumer son cigare. Aucun de nous ne le suivit : le commandant, le voyant parti :

— Je crois, messieurs, nous dit-il, que vous serez bien aises d'être délivrés de la société de cet homme, qui semble tirer vanité de ses vices et de sa mauvaise foi.

— Michel, ajouta-t-il en s'adressant au maître d'hôtel, tu lui diras que je désire qu'il mange seul désormais ; son ordinaire sera d'ailleurs le même que le nôtre ; tu lui feras entendre cela doucement.

— Oui, mon commandant, répondit gravement, Michel.

Or, voici comment s'y prit le drôle (Provençal renforcé) pour remplir le message et en adoucir autant que possible l'a mertume.

— Monsieur, cria-t-il à l'industriel, le commandant a dit que vous êtes une canaille ; qu'il ne veut plus que vous mangiez à sa table, et que si vous venez vous y asseoir, il vous campera son pied dans le dos.

Vous jugez de l'esclandre et de la peine que nous eûmes à calmer cette affaire.

Au nombre de mes commensaux figurait un savant, venu d'Allemagne ; il avait visité plusieurs fois la Palestine et la Syrie ; il connaissait, dans les moindres détails, les pays que j'allais moi-même explorer : il parlait le français avec une

certaine élégance, je m'empressai donc de faire sa connaissance, et je l'accablai de questions. Mais quelle fut ma surprise, en m'apercevant que cet homme, à force de mettre son esprit à la torture pour résoudre une question de géologie, avait complètement perdu la raison ! Il se montrait courroucé contre la mer Morte, et voulait absolument la supprimer, attendu qu'elle engloutissait les eaux du Jourdain, et l'empêchait d'aller se jeter dans la mer Rouge, comme ce fleuve le faisait, selon lui, avant la catastrophe qui amena la destruction de Sodôme.

J'avoue que j'éprouvai d'abord beaucoup de plaisir à entendre le savant développer son opinion ; il disait souvent des choses très-ingénieuses ; mais on voyait bientôt que sa pauvre cervelle avait démenagé. Il voulait pratiquer un canal depuis le lac asphaltique jusqu'à la mer, c'est-à-dire dans une étendue de cinquante lieues environ, afin de donner un écoulement aux eaux. On devait, par ce moyen, dessécher la mer Morte, au fond de laquelle on recueillerait des trésors immenses. Mon Allemand voulait revenir en Europe et y rassembler dix mille ouvriers pour ce grand œuvre. L'attention que je mettais d'abord à écouter ses projets me devint fatale ; le monomane ne me quittait plus, il me poursuivait avec acharnement, me criant sans cesse :

— Monsieur, pourriez-vous me dire ce que la mer Morte fait de ces deux millions de litres d'eau qu'elle reçoit par mois ? qu'en fait-elle, je vous le demande ?

— Je n'en sais rien, répondais-je, allant me cacher dans les endroits les moins apparents du navire.

Au bout de la troisième journée, nous arrivâmes à Malte. Cette île est sans contredit un des points les plus curieux du globe. L'ancienne église des chevaliers ne ressemble à aucune autre et contient des richesses inappréciables ; ce temple est remarquable surtout par les tombeaux des grands-maîtres de l'Ordre, dont la plupart étaient Français. Les Anglais ont établi dans Malte une police très-sévère ; la ville de Lavalette est un véritable bijou de propreté ; plusieurs grandes dames de Londres viennent y passer les hivers et y donnent des fêtes : une de ces ladies y possède un appartement délicieux, situé à l'extrémité d'un promontoire ; la salle de bal est suspendue sur la mer.

Notre bateau à vapeur, arrivé à Malte vers midi, devait rester dans la rade jusqu'au lendemain matin, ce qui nous permettait de descendre et de dîner à terre ; je profitai de la permission et j'allai m'établir à l'*Hôtel de la Méditerranée*. Le voyageur allemand, que je voulais éviter, me suivit, et vint s'installer dans la même auberge et à la même table. Nous y trouvâmes cinq ou six habitués européens, parmi lesquels on distinguait un médecin français, rempli de mérite, me dit-on. Mon compatriote, emporté par son caractère inquiet, avait quitté sa province pour aller s'établir à Constantinople ; la protection de l'ambassadeur lui valut un très-bel emploi dans